

Yayo Herrero

Certains disent que COVID 19 est un cygne noir, un événement imprévisible qui n'a pu être évité. Mais pas improbable ou inattendu. La science nous dit que cette pandémie a beaucoup à voir avec la crise écologique que nous vivons. Selon l'IPBES (Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques), la perte de biodiversité augmente la fréquence et la virulence de ces phénomènes.

La biodiversité est le réseau dense de relations entre les êtres vivants et constitue un véritable filet de sécurité pour la vie elle-même, tissé au cours de millions d'années d'évolution. Lorsque la biodiversité se perd, les zoonoses - la transmission de virus des animaux aux humains - sont beaucoup plus fréquentes. Dans le même ordre d'idées, Fernando Valladares, un chercheur du CSIC (Conseil Supérieur pour la recherche scientifique), a déclaré dans une interview récente *qu'"il existait déjà un vaccin contre le Covid et nous l'avons tué"*. Ce vaccin est la biodiversité. Plus elle est détruite, plus nous sommes exposés aux virus. Il est donc important de ne pas détruire les barrières naturelles qui nous permettent de défendre l'espèce humaine.

D'autre part, certaines publications scientifiques commencent également à établir un lien entre la létalité et la vitesse de propagation du virus et la pollution atmosphérique. Il apparaît que là où les gens ont respiré de l'air pollué au cours des 15 à 17 dernières années, l'incidence et la mortalité sont plus élevées. Des développements préliminaires dans ce sens ont été publiés dans une étude de l'Université de Harvard et une autre de l'Université de Lombardie. En outre, le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) prévient que la réapparition de maladies éradiquées ou l'augmentation des vecteurs d'infection sont des conséquences probables du changement climatique.

La pandémie nous a également surpris avec un système de santé publique partiellement démantelé et privatisé. Nous devons nous rappeler que nous vivons dans les suites de la crise de 2008. De cette crise, nous sommes "sortis" avec une dégradation des conditions de travail et un appauvrissement de larges secteurs de la population. L'Espagne est désormais un pays structurellement précaire. Ce n'est pas seulement qu'il y a quelques personnes qui doivent faire appel aux services sociaux parce qu'elles sont sans abri ou incapables de payer leurs factures d'électricité, mais qu'à l'heure actuelle, il y a beaucoup de personnes qui ont des difficultés en termes d'habitabilité, d'accès à l'énergie ou de nourriture suffisante et de qualité.

La synergie entre une situation de précarité structurelle et un système de santé publique affaibli n'est évidemment pas le meilleur point de départ pour lutter contre la pandémie. Pour sortir de la situation créée par le virus Corona, il faut regarder la réalité en face et comprendre que cette crise s'inscrit dans une profonde crise civilisationnelle face à laquelle il est urgent d'organiser des sociétés résilientes.

Les premiers avertissements ont été lancés en 1972, lors de la publication du rapport Meadows sur les limites de la croissance. Depuis l'évaluation des écosystèmes pour le millénaire, le GIEC, l'Agence internationale de l'énergie, l'IPBES et la communauté scientifique de multiples universités du monde entier soulignent, avec de plus en plus de précision et de données, que nous traversons une crise causée par le dépassement des limites et de la biocapacité de la Terre. À l'origine du problème se trouve un système économique mû par la dynamique expansive du capital qui a besoin de croître de manière exponentielle, en consommant des matériaux, de l'énergie, de l'eau, du territoire ou de la biomasse, mais qui doit le faire sur une planète qui a des limites.

Sortir de cette situation dans de bonnes conditions pour la plupart des gens et aussi pour le reste du monde vivant implique de changer radicalement de mode de vie, d'apprendre à vivre en suffisance, c'est-à-dire d'apprendre à vivre avec suffisamment. Il est évident qu'il y a beaucoup de gens qui ont besoin de plus que ce qu'ils consomment pour avoir une vie digne, mais il est également vrai qu'il y en a d'autres - et je ne parle pas seulement du fameux 1% - qui peuvent vivre bien avec beaucoup moins : avec moins d'énergie, moins de matériaux..... Il ne s'agit pas d'une question strictement personnelle, mais d'une question structurelle, qui implique de changer les modèles de production de haut en bas et que nos économies soient planifiées autour de ce qu'il est nécessaire et possible de produire afin de garantir des conditions de vie décentes pour tous.

Il est inévitable de supposer que la décroissance dans la sphère matérielle de l'économie est un fait acquis. La clé n'est pas tant de savoir s'il faut ou non diminuer matériellement, mais comment le faire. Il est possible de décroître avec une logique injuste, de sorte que des secteurs privilégiés, protégés par le pouvoir économique, politique et militaire, soutiennent des modes de vie basés sur le pillage des ressources d'autres territoires.

Mais nous pourrions aborder la décroissance économique mondiale comme un processus de transition socio-écologique vers des modèles justes et résilients. Nous avons besoin d'économies radicalement différentes qui se concentrent sur la production pour répondre aux besoins fondamentaux des gens. Les idées, les propositions et les technologies ne manquent pas. Ce n'est pas que nous ne savons pas comment produire des aliments différemment - il y a l'agroécologie ; ce n'est pas que nous ne savons pas comment transformer nos modèles de ville. Nous sommes loin d'avoir une feuille de route détaillée et concrète, mais nous avons de nombreux éléments de la voie à suivre. Ce qui nous manque, c'est le pouvoir social qui nous permettrait d'imposer ces changements. Ce pouvoir politique est essentiel et, à mon avis, pour le contester, nous avons besoin d'une énorme base sociale qui veut, désire et est prête à travailler pour ces changements.

Et pour cela, la clé est le conflit sur l'hégémonie culturelle. Nous devons radicalement dépasser la "logique sacrificielle" dont nous parlions plus tôt. En ces jours d'enfermement, un petit moment de lucidité s'est ouvert dans lequel nous avons vu la fragilité du métabolisme économique, ce qui était essentiel et ce qui ne l'est pas. Nous avons vu que nous vivons dans un baril de poudre, dans une situation de risque permanent.

Avec Covid 19, nous avons accepté des mesures exceptionnelles car la population savait que la vie était en danger. Le problème est qu'avec la crise écologique, le changement climatique et l'épuisement des ressources de base, nous ne sommes pas encore conscients, du moins pas dans la majorité, des horizons sombres qui nous attendent si nous n'entreprenons pas des transformations exceptionnelles et urgentes.

Il est très important de réfléchir aux mesures post-pandémiques dans le contexte de la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés. Si nous continuons à détourner le regard, nous aurons de moins en moins de chances de faire face aux nouvelles urgences. La question de savoir si nous parviendrons à agir de manière à donner la priorité à la préservation de la vie dépendra de l'organisation que nous serons capables de mettre en place en tant que société. Nous aurons besoin de beaucoup de réflexion, mais aussi de beaucoup d'organisation sociale et de beaucoup de pression. Espérons que nous profiterons de ces moments de lucidité pour commencer à avancer dans une autre direction.

Traduit avec www.DeepL.com/Translator (version gratuite)